

27 Août 1881

JOURNAL DES DEMOISELLES
ET

Numéro 7

PÉTIT COURRIER DES DAMES
PARIS 2 Rue Drouot

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

La coiffure telle qu'elle est encore portée en ce moment, quoique peu seyante généralement, avait au moins l'avantage de ne point développer démesurément la tête par l'addition d'une quantité de faux cheveux. Je parle déjà au passé de nos chignons ondulés ou à marteaux, à nattes enroulées ou à torsades, qui s'arrêtaient à la nuque, parce qu'ils vont disparaître, dit-on. Messieurs les coiffeurs cherchent un nouveau genre de coiffure pour l'hiver et, comme les modes Louis XVI semblent prévaloir sur les modes Louis XV de cet été, il faut, pour l'harmonie de la toilette, que les cheveux soient dressés sur la tête en boucles, en rouleaux, en longues ondulations descendant sur les épaules. Il est heureux que nous ayons échappé cet été au supplice des papillotes ondulées, aux cheveux tombant sur la nuque et le cou; qu'aurait-on fait de cette crinière d'emprunt avec nos trente-neuf degrés de chaleur! Il semblerait de prime abord que la mode, pour être pratique — je ne dis pas logique — dût suivre les saisons: être commode sans cesser d'être élégante, se faire gracieuse, légère, aux yeux et au porté, pendant les mois d'été, réservant son aspect chaud et enveloppant pour les jours froids et les gélées de décembre, mais il n'en est rien; et c'est par une exception bien rare que nos coiffures



Costume en cachemire et surah feuille morte de deux tons. — Veste pour demi-saison en petit drap mélangé (dos).

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

étaient commodes, en parfait accord avec la saison; on veut un changement et on l'aura: puisse-t-il n'arriver qu'après la canicule!

Que penserait-on d'un impôt sur les fausses nattes et les perruques? Je livre cette idée à nos nouveaux députés en les assurant qu'à l'occasion, nous ne la revendiquerons pas.

Quelles étoffes portera-t-on cet hiver, le velours, la moire et les brocarts étant devenus tissus d'été, par la plus étrange et inconséquente fantaisie? Que nous avons eu chaud en voyant madame de G. et mesdemoiselles de V. se promener en casaquin de velours et en costume de moire, en pleine canicule! n'y a-t-il pas des tissus élégants, pour ces jours exceptionnels? Un voile souple, des batistes vaporeuses avec leur garniture de dentelle, légère et transparente, seraient mille fois préférables. Nous avons dit souvent que le bon goût voulait que la toilette fût en harmonie avec le milieu dans lequel on doit la porter: nous pensons que c'est le cas de nous répéter, et quoi qu'on puisse nous dire, nous nous entêtons à trouver qu'un costume en crêpeline et surah, en batiste ornementée de dentelle et de ruban de moire, aura meilleur air sur la plage, qu'un costume en brocart et surah, qu'un casaquin de velours, etc., etc. Quels méchants propos s'attirent ce pauvre brocart et ce pauvre velours! c'est un casaquin de cet hiver que finit madame une telle; est-ce que ce brocart n'était pas en tablier à la robe que madame *** portait au bal de l'ambassadeur X., etc., etc., et les bonnes amies continuent à dénigrer, avec une mauvaise foi flagrante; car elles savent bien que ces costumes sortent tout fraîchement de chez la bonne faiseuse.

Les plaisirs cynégétiques vont donner lieu à des réunions et à des fêtes où l'élégance parisienne se montrera dans son éclat. On s'apprête à quitter le bord de la mer, on dit adieu aux stations thermales; les chemins de fer portent les touristes de la Suisse au Morvan, des Pyrénées en Bretagne; la lorgnette de voyage portée en bandoulière est remplacée par le fusil: une agitation fiévreuse hante tous ces Nemrods qui ne parlent que perdreaux, lièvres, passage de caillies. Dieu vous protège contre ces voyageurs, contre le fusil qui déplace votre chapeau, contre l'effarement qui produit des choes dont vos bras et vos pieds gardent le souvenir!

L'ouverture de la chasse doit se faire somptueusement au château des Fresnes, dont le parc, très giboyeux, fait la joie de son propriétaire et l'envie de ses amis. Les premiers jours seront entièrement consacrés à la chasse; mais, les jours suivants, la musique et la danse reprendront leurs droits. Il a été

envoyé à la châtelaine des costumes exceptionnellement jolis, qu'une bonne fortune nous a permis de voir et dont voici la description. C'est toujours une imitation des costumes Louis XV. très retroussés derrière, pimpants, coquets et dégagés: l'un est en surah bleu pâle, tout couvert — moins le lé de derrière qui reçoit un poul relevé et une draperie chiffonnée — de volants en dentelle dont le réseau en fil d'or est appliqué d'un dessin rappelant le point à l'aiguille. Ces volants, de douze centimètres de hauteur, sont soulevés sur les côtés par des ornements en brocart brodé de fleurs d'argent et de couleurs éteintes, ayant la forme d'une aile déployée; trois de ces ornements sont étagés. Le corsage est en surah bleu à pointe ouverte avec un revers carré en brocart et une dentelle plissée d'un triple pli creux à l'encolure du dos; la manche arrêtée au coude avec parement en brocart; dentelle et fin plissé de crêpe lisse dépassant le bord.

L'autre en surah paille et surah loutre, brodé au passé de bouquets-jardinière en soie de couleur de tons éteints. Le tablier en surah brodé et, au bord de la jupe, quatre plissés en satin merveilleux grenat, cerise, grenat moyen et rose de Chine, rappelant la broderie de l'étoffe; ces plissés posés les uns sur les autres, ne se dépassant que d'un centimètre, forment un joli fouillis nuancé. Tunique en surah paille, forme princesse au dos; le devant, à pointe, très ouvert sur un plastron brodé cerné des mêmes plissés que ceux de la jupe, ne prend que vers le milieu de la poitrine où s'arrête une dentelle ruchée disposée en collette tombante. Manche arrêtée au-dessus du coude, et se terminant par le fouillis de plissés surmonté d'un parement brodé. De gros bouquets de fleurs, d'une monture légère et naturelle, se posent à la taille, de côté ou à la pointe du corsage. Les souliers sont faits d'étoffe brodée, avec nœud de dentelle, et les bas sont en soie paille.

Dans la coiffure, encore ramassée, un poul de fleurs assorti au bouquet du corsage, est placé de côté, un peu en arrière. Les cheveux restent très avants sur le front, ondés ou frisés, genre vulgairement appelé à la chien. On les frisotte aussi de cette manière: séparés des cheveux du chignon par une raie partant très en arrière d'une oreille à l'autre; ils sont coupés de façon à former comme une masse d'accroche-cœur superposés, les premiers, s'étagant sur le front, forment de petites boucles plates qui animent la physionomie.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 73 et 75).

Costume en cachemire et surah feuille-morte de deux tons. — Jupe faite des deux étoffes réunies en bandes verticales: la bande de ton foncé, plissée de plis plats, et la bande de ton clair, d'un large et double pli creux; sur la partie supérieure, draperie-laitière relevée en poul. Le corsage, à basque perdue sous la draperie, a un plastron-gilet appliqué de dentelle et mourant en pointe; à l'encolure col plissé en dentelle, et à la manche ronde une dentelle plissée rabattant dessus en manchette.

Veste de demi-saison en petit drap mélangé. — Dos, page 73. Devant, page 75. Façon ajustée. Au dos est rap-

porté, à vingt-cinq centimètres sous la taille, un morceau droit fil beaucoup plus large que le dos, réduit, par des fronces horizontales, à la largeur de la basque. Faire dix rangs de fronces et former, avec la partie non froncée, des plis plats. Cette pièce se joint au petit côté, qui reçoit des boutons en métal posés près de la couture de réunion. Le devant a la basque échancrée sous la taille, il se ferme par quatre boutons sous le revers qui garnit l'ouverture de l'encolure, revers qui prend du col carré du dos. A la manche, parement formant patte. Revers et pattes en belle faille.



Faconer imp Paris.

4326

Journal des Demoiselles.

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS *Rue Drouot. 2.*

Toilettes de M^{me} Hubler 30 r. de Clichy - Corsets & Tournures de M^{me}

Emma Guille, avenue de l'Opéra, M. Chaussures de la M^{me} Bernier-Laffon 161 r. Montmartre.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4325

TOILETTES DE CASINO

Costume en batiste de fil à jours bleu pâle à rayures écruës. — Jupe ronde en satinette, garnie d'un plissé de satin et de trois volants froncés arrêtés par une fronce à dix centimètres de leur bord inférieur; ces trois volants se perdent sous les trois draperies du tablier. draperies bordées d'une broderie Pompadour sur batiste écruë et relevées de plis sur le côté; lès de derrière chiffonnés en pouf. Le corsage, à longue basque perdue sous la troisième draperie, a un nœud volumineux derrière avec coquillé de dentelle. Flot à l'encolure et deux bandes brodées sur le devant du corsage; même bande à la manche demilongue. Collet et manchette plissées. — Bas à jours et souliers en chevreau. — Gants de Suède. — Chapeau bonne femme en batiste, doublé de surah bleu; coquillé de dentelle



avec pouf et piqué de fleurs sur le côté.

Costume en satinette réséda et tissu gaze en fil et soie. — Jupe ronde garnie d'un plissé en tissu gaze et d'un second plissé en satinette. Grande draperie, régulièrement relevée des côtés, partagée en trois draperies par une dentelle blanche de Mirecourt. Les lès de derrière sont largement drapés, et, sur la basque du corsage, se fixe, par des flots de ruban, un pouf rapporté orné de dentelle. Devant, la basque est fuyante et l'encolure a un col montant à revers Directoire. — Bas en fil grenat et souliers mordorés. — Gants de Suède crème. — Chapeau en paille assortie au costume. Couronne de plumes et fantaisie de perles. La partie retournée du bord est brodée, sur velours, de perles vertes ombrées.

Veste en petit drap mélangé (devant), de mesdemoiselles Vidal.

CAUSERIE

C'est un travers commun à la plupart des touristes d'aller chercher bien loin ce qu'ils trouveraient facilement sans passer la frontière de leur pays: de beaux sites, des aspects pittoresques, des monuments grandioses. Notre France surtout est trop peu explorée par ses ingrats enfants. Les Parisiens visitent quelques plages de Normandie ou de Bretagne, quelques stations thermales des Pyrénées ou de la Savoie et se soucient peu du reste. Combien ils ont tort!

C'est ce que nous nous disions tout dernièrement encore en descendant d'Aix à Lyon sur le bateau à vapeur du Rhône. Peut-être ce fleuve vaut-il le Rhin tant vanté, non pas sur la totalité de son parcours sans doute; et encore, quand je songe que je n'en ai pas vu

la plus belle partie, j'hésite devant cette restriction qui m'est dictée, j'en ai peur, par un reste du préjugé auquel plus haut je faisais la guerre.

Que peut-on imaginer de plus étrange que la sortie du Bourget?

Le bateau quitte soudain cette nappe bleue aux rives enchantées — le lac auquel Lamartine, qui le regarda si souvent « étinceler ou pâlir selon les nuages ou les heures du jour, » a consacré les plus belles pages de cet admirable poème en prose, *Raphaël* — pour s'engager dans l'étroit canal de Savières. Tous ceux qui ont vu les prairies tremblantes de l'Amérique du Nord assurent qu'aucun paysage d'Europe n'en donne une plus juste idée que ces marais dont la végétation aquatique

encadre bizarrement des rochers absolument arides. Les roseaux élancés s'inclinent comme pour saluer le passage du bateau qui suit avec précaution de capricieux méandres au pied des collines redevenues boisées. Quelques bancs de sable veulent nous barrer le passage; nous les tournons habilement. De nouveau se montre la cime imposante du Mont du Chat, que nous avons perdu de vue; plus bas sur des mamelons calcaires se dressent les villages, les châteaux; de jolies îles couvertes de saules viennent rafraîchir nos regards, puis la rive n'est plus que vignobles; c'est sur ce coteau que l'on récolte le vin blanc délicieux d'Altesse.

Le Rhône étroit, tout à l'heure, s'élargit brusquement; des ruisseaux tumultueux viennent le grossir à Yenne, l'ancienne Ejenna des Romains, puis on pénètre dans un défilé de la plus sauvage beauté. Au-dessus des murailles naturelles qui surplombent le fleuve, s'élève, les grandissant encore, la majestueuse forteresse de Pierre-Châtel, gardienne d'une des portes de la Savoie et jadis monastère. Des grottes pittoresques, des *balmes*, s'ouvrent au flanc du rocher; celles qui sont accessibles ont été transformées en chapelles, ou, ce que nous aimons moins, en petits châteaux crénelés, pareils à quelque jouet d'enfant. Mais ces mesquineries de détail n'enlèvent rien à l'esprit saisissant des hautes falaises reliées par le plus élégant de tous les ponts suspendus. Le Rhône, comme pour se dédommager de la contrainte qu'il a éprouvée dans cette galerie resserrée, s'épand largement au delà de l'île Saint-Blaise; on se croirait sur un vaste lac aux rives couvertes de forêts; du reste son aspect change à tout instant: tantôt il erre silencieux à travers des prairies marécageuses qui indiquent l'emplacement de son ancien lit, tantôt il glisse rapide entre les rangées de peupliers qui voilent de leur léger feuillage la charmante cascade du Glnadiou. Quelque château en ruines apparaît dans une ceinture de forêts, puis le hameau de Groslee, construit presque tout entier avec les débris d'un ancien château féodal dont il reste encore quelques nobles vestiges.

Après Lhuis encadré dans ses carrières de pierre, les vieilles tours démantelées, les ogives croûlantes se multiplient, mises en relief par la riche verdure qui hérissé les coteaux rocheux. Les jeux de la lumière sur ces bases, taillées à pic, sont éblouissants. Un cri d'admiration jaillit de toutes les bouches en vue du pont du Saut, où le Rhône descend en tourbillons à travers de magnifiques écueils, pour se répandre de nouveau avec fougue au pied des antiques forêts de chênes, des ruines féodales et des rochers de Bramafan

ou Crie-la-faim, masses colossales que le soleil colore de pourpre. Le babil d'un groupe de dames dont les ombrelles multicolores produisent sur le pont l'effet d'un gros bouquet de fleurs en est interrompu; je le regrette; j'étais en train d'apprendre par le menu la biographie de mademoiselle Griswold, la nouvelle débutante à l'Opéra, qui est, paraît-il, la propre nièce du célèbre romancier américain Bret Harte, dont les récits de mœurs californiennes peuvent compter parmi les chefs-d'œuvre littéraires du temps. Ces dames rendent pleine justice à miss Griswold dans le rôle d'*Ophélie*, qui s'accommode mieux que tout autre d'un léger accent anglais, dont la jeune cantatrice, si bien douée d'ailleurs, n'a pu encore se débarrasser.

Mes jolies mondaines descendent après Port-Lagnieu pour s'en aller visiter la fameuse grotte de la Balme, une des merveilles de ces régions. J'ai grande envie de les suivre, d'explorer, moi aussi, la grotte dite des diamants, à cause de ses stalactites et le torrent qui s'y déverse en cascates, et le lac, et le labyrinthe qui aboutit à la chambre des Faux-Monnayeurs, où se cachèrent Mandrin et sa bande, et l'église qui s'est élevée en ce lieu pour consacrer et sanctifier les souvenirs du culte druidique, mais le temps me presse, je tiens à atteindre Lyon le jour même; à regret je reste sur le bateau qui côtoie successivement les tours élancées que dessine la Dent d'Hières, puis de belles terrasses précédant des maisons de campagne, et un château-fort enfin, qu'assiégea inutilement jadis le prince d'Orange, sans parler des groupes d'îles parmi lesquelles on me désigne celle qui est si bizarrement nommée île du Néant.

Nous avons passé l'embouchure de l'Ain: les rives sont désormais assez monotones; dans la grande plaine commencent à poindre des fabriques derrière les bancs de sable et les marécages. Combien de baigneurs sur ces plages! Toute la population semble avoir emprunté leurs mœurs aux grenouilles: c'est le vilain côté du spectacle.

Déjà les quais d'une grande ville apparaissent:

Nous sommes à Lyon, et de Lyon à Avignon, paraît-il, le voyage est mille fois plus intéressant encore. Embarquez-vous donc, chères lectrices, en cette saison où il fait bon vivre sur l'eau, laissez-vous glisser au gré de ce miroir mouvant que ride à peine une brise légère; je ne peux vous souhaiter rien de plus agréable, la vie du cygne qui fend l'onde ou de l'hirondelle qui l'effleure de son aile, représentant pour moi l'idéal des plaisirs de l'été.

T. B.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

DÉJEUNER

Sardines fraîches sur le gril.

Hors-d'œuvre.

Céleri crû coupé en aiguillettes beurre.

Œufs pochés sauce tomate.

Côtelettes panées entourées de pommes de terre à la Gabrielle.

Salade de homard. — Brioche. — Fruits.

DINER

Potage à la Reine.

Traite à la Chambord.

Poulet à la crème. — Filet de bœuf au cresson.

Tomates farcies.

Suprême de fruits glacés au champagne.

Dessert.

Reine-Claude. — Pêches. — Fruits secs.

UNE HALLUCINATION D'ARTISTE

(SUITE ET FIN)

Charles se trouva arraché aux surexcitations qu'il venait de ressentir par cette effusion touchante de son cousin. Il n'attendit pas qu'Aristide vint à lui ; il courut l'étreindre et lui donna l'accolade. Les quatre amis rentrèrent donc à Ferrières sans qu'il restât un seul nuage sur leurs jeunes visages.

Marie avait pris l'album de son frère pendant cette petite scène de réconciliation.

En rentrant de la promenade, Charles se retira immédiatement chez lui.

Après la mort du colonel Duvernet, ses deux enfants avaient, tout d'abord, vécu chez leur oncle et tuteur. Mais, depuis que Charles et Aristide avaient grandi, ils logeaient, pendant les vacances, dans la maison échue en partage à Charles.

Ce dernier avait soif de solitude après cette course accidentée par tant d'émotions.

Il se tenait immobile dans la salle à manger, dont les volets étaient clos, en face de la cheminée, surmontée d'une glace de Venise à tain noir, enchâssée dans un cadre d'ébène profondément fouillé, lequel mettait en relief sur un feuillage d'une délicatesse idéale tout un monde fantaisiste, grimpant ou voletant, d'oiseaux, d'insectes et de papillons. Cette glace, ainsi disposée dans une demi-teinte crépusculaire, réfléchissait vaguement, froidement les objets. Charles s'y vit si blême, ses vêtements lui parurent si sombres qu'il se fit peur.

Il voyait noir !

Aussi s'enfuit-il hâtivement de cette pièce. Au bout d'une longue galerie, après avoir descendu quelques marches, il s'enfonça sous une voûte qui passait sous le bief dans lequel s'épand une portion des eaux limpides du Sichon. En traversant ces lieux solitaires, le jeune homme se sentit encore plus douloureusement orphelin. Aussi fût-ce avec un bien-être ineffable qu'il se retrouva au soleil.

Le soleil n'est-il pas le regard de Dieu ?

Le soleil réchauffe et réconforte. Il dit : « Espérez ! vivez ! » Avec quelle allégresse, au sortir de la voûte obscure, Charles pénétra dans son jardin !

Dans cet enclos, abrité contre le nord, le printemps étalait toutes ses richesses. Sur les arbres en fleur bourdonnaient les abeilles. La fauvette, le coucou, le rossignol chantaient. La rivière elle-même résonnait d'un gai murmure.

Comme le bruissement de l'eau attirait l'attention de Charles, il aperçut un martin-pêcheur qui remontait si rapidement le cours du Sichon qu'on eût dit une flèche de lapis, d'émeraude, de feu et d'or.

Dans la matinée, pendant sa contemplation de l'étang Palabo, le jeune homme avait vu plusieurs de ces prestes volatiles s'ébattre au-dessus du liquide miroir. L'apparition de cet oiseau lui rappela ses terreurs.

Charles plaça la main sur ses yeux comme pour se dérober aux fantastiques visions qui se dressaient de nouveau devant lui. Mais il les rouvrit tout grands en entendant quelqu'un marcher de l'autre côté de la haie qui séparait l'enclos du chemin.

Il s'attendait à voir apparaître l'inconnu, cet homme qui portait sur son dos un sac de soldat et sous son bras droit une carabine... Au lieu du spectre redouté, ce fut le médecin du bourg qui passa.

« Tous mes compliments, monsieur Charles, lui cria celui-ci.

— Pourquoi vos compliments, monsieur Dessales ?

— Pour l'étude que vous avez faite ce matin.

— Ah!... vous venez donc de chez mon oncle ?

— Non. Mais je viens de rencontrer maître Fouguerolles chez M. Tixier.

— Avec mon album ?

— Oui... oh ! vous allez apprendre du nouveau, ajouta le médecin. »

Charles se sentit au cœur un battement si ténébreux et à la tête un trouble si soudain que, pour ne pas choir, il s'appuya contre un houx. « Vous allez apprendre du nouveau ! » Ces mots se traduisaient, à son sens, par un déchainement, sur sa personne, de sataniques aventures!... Il ne répondit point.

« Vous n'êtes donc pas curieux ? reprit M. Dessales avec un si manifeste désir de se faire interroger que le jeune homme répliqua :

— Qu'y a-t-il donc de nouveau ?

— Il y a, répondit vivement le docteur, que vous n'utilisez jamais vos jours, si vous m'en croyez, à visiter des malades.

— Vous me parlez hébreu, et je ne comprends pas.

— Voici, en bon français, ce qui s'est passé. Votre oncle, était au café Magnaud...

— Où il exposait mon album ? interrompit avec dépit l'étudiant.

— Où il montrait votre album, ce qui est bien différent, reprit le vieux médecin. Là il fut interpellé par deux étrangers...

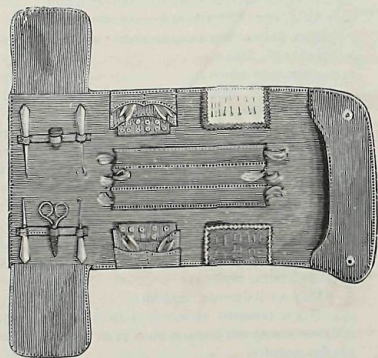
— Dont l'un est petit et mince, ayant des moustaches rousses en croc et la rosette de la Légion d'honneur ? demanda Charles avec une volubilité tout à la fois craintive et fiévreuse.

— Eh ! non, répondit en scandant chaque mot

(La suite à la page 80.)

N^{os} 1 et 3. *Costume en mousseline laine et moire gris feutre.*—Jupe en taffetas; devant, un plissé de moire, de vingt centimètres de hauteur, s'ajuste de côté dans le bas, aux lés de mousseline qui, derrière, recouvrent la jupe; ces lés sont montés par des plis rabattus, serrés sous le nœud-pouf de la tunique; ils s'élargissent du bas où ils sont séparés par le drapé de la tunique qui fait comme un coquillé descendant. Devant, des draperies croisées en mousseline laine, celle du bas rehaussée d'une haute bande de moire qui se prolonge de côté et se relève dans le nœud-pouf. Un ornement en moire forme deux plis au-dessus de la draperie supérieure, et sous ces plis se perd la basque du corsage, lequel a un plastron de moire s'agrafant de côté. A la manche arrêtée au coude parement en moire.

N^o 2. *Costume en surah quadrillé garni de velours.*—Jupe plissée verticalement de larges plis rabattus; une tunique nouée de côté en longues coques tombantes est drapée diagonalement; des pans-fichu tombent presque au bord de la jupe, appliqués sur la draperie du tablier; biais en velours. Nœud en velours, derrière, sur la basque du corsage, laquelle est échancrée devant, à partir de la pointe du plastron; le bord supérieur échancré carrément à une pièce froncée en velours. Manche arrêtée au coude avec parement en velours.



N^o 5. Ménagère à ouvrage (intérieur déployé).

N^o 4. *Costume en satin Duchesse grenat orné de surah écossais.*—Jupe ronde garnie de deux plissés, l'un mais, celui de dessus grenat. Une draperie-arête au milieu du tablier, fixé de côté sous une quille en surah écossais; celle-ci se complète de deux plis couchés en surah grenat sous lesquels se relèvent en coques tombantes les lés de derrière qui forment tunique. Draperie plissée sur la partie supérieure du tablier. Au corsage, plastron divisé par des fronces, s'agrafant de côté. Col et parement de la manche en surah écossais.



N. 1. Costume en mousseline laine et moire gris feutre (dos).
N. 2. Costume en surah quadrillé garni de velours. — N. 3. Costume en mousseline laine et moire gris feutre (devant). — N. 4. Costume en satin Duchesse grenat.

DE MESDEMOISELLES VIDAL, 41, RUE DE RICHELIEU

N^{os} 5 et 6. *Ménagère à ouvrage.*

N^o 5. Ensemble de la ménagère ouverte, réduite au tiers.

N^o 6. Ménagère fermée. Se fait en toile grise. On brodera sur la partie extérieure, rabattue, le bouquet de myosotis donné sur le supplément de travaux du 30 juillet dernier et l'on appliquera, pour reproduire la carte, un satin bis ou écu que l'on maintiendra par un point de feston; le mot souvenir est écrit par un fin cordonnet de soie noire. Tailler en toile un rectangle qui aura 30 centimètres de longueur, sur quinze de largeur. Arrondir les angles, du côté de la poche; on fera celle-ci en appliquant un double de toile bordé à cheval d'une tresse de soie bleue,



N. 6. Ménagère à ouvrage pliée et fermée.
De mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

tresse qui entoure la ménagère et les deux pattes de côté rabattant sur les outils de travail, lesquels sont maintenus dans une tresse divisée en compartiments pour les recevoir. Dans l'intérieur et au milieu, mettre une bande de toile partagée en trois pour passer les écheveaux de fil, de chaque côté, deux doubles de flanelle pour les aiguilles et les épingles, puis deux pochettes en toile pour recevoir les paquets d'aiguilles, la navette pour la frivolité et des cartes de boutons. On

pique avec la soie assortie à la tresse; la poignée pour porter la ménagère est en toile bordée de tresse et les passants de même.

N^o 7. *Dentelle au crochet pour garniture de jupon et de pantalon.* — Se fait en allant et en revenant.

PREMIER TOUR. — Faire une chaînette de 28 m. 3 m. en l'air pour le retour, × 2 brides doubles sur les deux premières m. de la chaînette, 3 m. en l'air, passer 3 m. 16 brides doubles, 3 m. en l'air, passer 3 m. 4 brides doubles, 12 m. en l'air, retourner l'ouvrage.

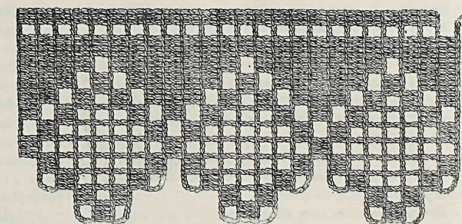
DEUXIÈME TOUR. — 4 brides doubles, 3 sur les trois premières de la chaînette, près du groupe de quatre brides et la quatrième sur la première du groupe, 2 m. en l'air, passer 2 m., 4 brides sur les suivantes, 3 m. en l'air, passer 3 m., 13 brides, 3 m. en l'air, 3 brides, 3 m. en l'air pour le retour. Retourner.

TROISIÈME TOUR. — 2 brides, 3 m. en l'air. — Ces mailles forment le jour qui marque la tête de la dentelle. — 10 brides doubles, 3 m. en l'air, passer 3 m., 4 brides sur les quatre m. suivantes, 2 m. en l'air, passer 2 m., 1 bride sur la suivante, 2 m. en l'air, passer 2 m., 1 bride sur la suivante, 2 m. en l'air, passer 2 m., 4 brides, dont 3 sur la chaînette qui termine le tour, 12 m. en l'air. Retourner.

QUATRIÈME TOUR. — 4 brides, trois sur la chaînette, la quatrième sur la première du groupe de 4 m. 2 m. en l'air, passer 2 m., 1 bride double sur la suivante, faire cela quatre fois. 2 m. en l'air, 1 groupe de 4 brides, 3 m. en l'air, passer 3 m. 7 brides doubles, 3 m. en l'air, passer 3 m. 3 brides doubles 3 m. pour le retour.

CINQUIÈME TOUR. — Retourner, 2 brides doubles, 3 m. en l'air, passer 3 m. 4 brides doubles, 3 m. en l'air, passer 3 m. 4 brides sur 4 m. suivantes, 2 m. en l'air, passer 2 m. 1 bride sur la suivante, faire cela six fois. 2 m. en l'air, passer 2 m. 4 brides doubles, la première sur la dernière du groupe suivant les trois autres sur la chaînette. Ce tour forme le milieu de la dent. 6 m. en l'air. Retourner.

SIXIÈME TOUR. — Passer 3 m. 4 brides sur 4 m. 2 m. en l'air, passer



N. 7. Dentelle au crochet se faisant en hauteur, pour garniture de jupon.

2 m. 1 bride, faire cela quatre fois, 2 m. en l'air, 4 brides, 3 m. en l'air, passer 3 m. 7 brides sur 7 m. 3 m. en l'air, passer 3 m. 3 brides doubles, 3 m. en l'air. Retourner.

SEPTIÈME TOUR. — 2 brides, 3 m. en l'air, passer 3 m. 10 brides sur 10 m. 3 m. en l'air, passer 3 m. 4 brides sur 4 m. suivantes, 2 m. en l'air, 1 bride, 2 m. en l'air, 1 bride, 2 m. en l'air, 4 brides, la dernière sur la première du groupe qui termine le tour précédent. 6 m. en l'air. Retourner.

HUITIÈME TOUR. — Passer 3 m., 4 brides sur 4 m. suivantes, 2 m. en l'air, passer 2 m. 4 brides sur 4 m. suivantes, 3 m. en l'air, passer 3 m. 13 brides, 2 m. en l'air, passer 2 m. 3 brides, 3 m. en l'air, recommencer une dent. Retourner au signe X.

M. Dessales. Ces messieurs sont, au contraire, tous les deux grands et forts... Ils faisaient manger l'avoine à leurs chevaux avant de retourner à Vichy, d'où ils sont venus ce matin, tout exprès, pour visiter le Gouz et la Grotte-des-Fées. »

Charles avait espéré un instant que son visiteur de l'étang n'était pas le souverain du sombre Empire, qu'il pourrait le revoir en compagnie d'êtres humains. Cette espérance lui échappant, il demanda, découragé :

« Qu'ont dit ces étrangers ? »

— Que peu leur importe l'auteur du dessin, et qu'ils en offrent quinze cents francs.

— Ils sont fous ! » cria Charles en éclatant d'un rire strident.

Et il murmura en lui-même :

« Moi, je suis perdu ! »

Sa volonté flottait dans des courants contraires puisque, en même temps qu'il éprouvait de la frayeur à l'énoncé du prix exorbitant offert pour ce dessin, il ressentait l'impétueux désir d'apprendre de son oncle lui-même ce qu'avaient dit ces étrangers.

Il prit congé du médecin.

Au lieu de revenir sur ses pas, en traversant sa maison, il se dirigea vers une petite porte qui ouvrait sur la rue.

Chose étrange ! lorsque Charles entra dans le cabinet de M. Fouguerolles, celui-ci se leva, et ce fut avec une sorte de respect qu'il dit à son neveu :

« Mon cher Charles, j'ai à t'apprendre une nouvelle qui ne peut être qu'agréable pour toi. »

— Quelle nouvelle, mon oncle ?

— Tu as un grand talent, mon enfant. Si tu veux m'en croire, au lieu de continuer à Paris tes études médicales, tu resteras ici. Tu ne t'y occuperas que de peinture, choisissant entre l'école du Poussin et celle du Lorrain... Et puis, voilà qu'Athénaïs touche à son dix-septième printemps ! Nous vous marierons le plus tôt possible... Il n'est jamais trop tôt pour être heureux. »

Charles fut doublement surpris et du ton respectueux de son oncle et de l'offre qu'il lui faisait d'épouser sa fille. Il était bien un peu question, dans la famille, d'un double mariage lorsque la position des deux étudiants serait faite ; mais jamais M. Fouguerolles n'avait péremptoirement affirmé ces arrangements pris du vivant du colonel.

« Je vous remercie, mon oncle. »

Ceci fut dit sans effusion. Puis, le jeune homme ajouta :

« Il me semble qu'il serait imprudent d'asseoir mon avenir sur l'assertion de deux individus qu'on ne connaît pas, et qui, peut-être, ont tout simplement voulu faire une mauvaise plaisanterie à des campagnards crédules. »

— Tu vois bien, surnois, que tu sais ce que j'allais te dire, puisque tu y réponds.

— Oui, mon oncle, M. Dessales me l'a appris. Eh ! bien ! je ne puis ni ne veux croire que cette offre soit sérieuse. »

Un clerc, à ce moment, entra ouvrit la porte.

« Un monsieur étranger, annonça-t-il, désire parler à M. Fouguerolles ! »

— Faites entrer », répondit le notaire.

C'était l'un des touristes inconnus. En le recon-

naissant, l'heureux oncle dit à Charles, mais seulement des lèvres et sans émission de voix :

« En voici un ! »

— Je viens vous demander, Monsieur, si vous êtes décidé à vendre ce dessin ? dit le nouveau venu.

— Ma foi, répliqua maître Fouguerolles, voici l'auteur. Qu'il vous réponde !

— Cette étude est de vous, monsieur ? demanda l'acheteur au jeune homme, avec une curiosité quelque peu empreinte d'incrédulité.

— Oui, monsieur, balbutia Charles.

— J'en ai offert un gros prix ; non que, commercialement parlant, cette étude vaille ce que j'en donne, mais parce que son apparition dans le monde artistique fera diminuer les prétentions exorbitantes d'un grand artiste qui n'a certes pas plus de talent que vous et qui, cependant, se croit un maître unique, bien que certains lui opposent Prosper Marilhat comme rival dans un genre justement admiré.

— Allons, Charles, insista le notaire, fais affaire avec monsieur. Le but qu'il se propose amènera entre vous d'autres marchés.

— Non, mon oncle.

— Deux mille francs peuvent-ils vous décider ? reprit l'acheteur en insistant.

— Pas davantage. »

Cette réponse fut si nettement formulée que l'étranger salua et sortit.

« Corbleu, je ne te comprends pas, déclama maître Fouguerolles. La fortune et la gloire viennent te trouver dans mon cabinet et, en présence du père d'Athénaïs, tu les repousses du pied !.. C'est insensé ! »

Et le tabellion épongea son visage, que la colère avait cramoisi.

« Je ne sais pas à quel propos le nom de ma cousine surgit dans vos reproches, mon oncle ; mais ce que je sais, c'est qu'à aucun prix je ne vendrai ce dessin. »

— Et si je te l'ordonnais ?

— Je m'y refuserais, mon oncle.

— Allons donc ! je ferais plier le roseau !..

— Croyez-moi, mon oncle, interrompit le jeune homme avec une froideur pleine de maîtrise, l'orgueil irrité est un mauvais conseiller ; et dans ce qui se passe, c'est votre orgueil qui est en scène : il aveugle votre judiciaire. Attendons à demain pour conclure.

— Conclure quoi ?.. »

Mais, sans répondre, Charles sortit du cabinet de maître Fouguerolles.

III

Pendant tout le reste de la journée, il y eut, sinon du froid, tout au moins une certaine gêne entre les divers membres de cette famille qui, d'habitude, vivait dans la plus cordiale intimité. Vers dix heures du soir, Aristide et Charles se retirèrent. A peine rentrés l'un et l'autre dans la maison de ce dernier, au lieu de deviser quelques instants ensemble, suivant leur coutume, chacun d'eux gagna sa chambre.

Demeuré seul, Charles ferma sa porte à double tour.

Mais pourquoi fit-il l'inventaire de tous les meubles, qu'il ouvrit ? Pourquoi sonda-t-il tous les espaces vides entre ces meubles ?

Ne trouvant rien d'insolite autour de lui, il s'assit devant une lourde table de chêne noir, merveilleusement sculptée, et dont les pieds tournés en corde trahissaient la date du règne du Vert-Galant.

Charles ouvrit son album à la première page, et son regard ne s'en détacha plus.

Cette intensité de contemplation devint bientôt telle qu'une hallucination nouvelle s'empara de son cerveau.

Il se revit transporté sur la chaussée de l'étang Palabo. Le dessin avait pris des proportions d'émoussées : il s'était fait réalité. Les pâtres déguenillés grandissaient, et le pore d'avant-garde l'examinait, lui, d'un air tout à la fois effarouché et narquois.

L'hallucination avait revêtu une forme de plus en plus palpable; chaque objet avait un corps, un souffle, une vie, depuis le premier plan jusqu'à l'horizon même de ce magique tableau. Montgilbert, à peine indiqué par quelques coups de crayon, se dressait soudain avec ses tours, et, sur le faite du vieux donjon, un homme se tenait debout, haut de taille, écriqué, noir dans l'ombre, une sorte de silhouette géante dont les bras s'agitaient, ainsi que ceux des télégraphes, dans des mouvements contorsionnés et grotesques : la note comique de ce rêve discordant !

Et puis il entendit, ou crut entendre, des coucous chanter avec une voix si sonore dans les grands hêtres qui bordent l'étang, qu'il se leva vivement pour ouvrir sa fenêtre.

De cette fenêtre Charles dominait la vallée. Elle se prolongeait au delà de son jardin. Devant lui, les premières rampes du Montoncel — la fière montagne — avec leurs plants de chênes et de châtaigniers, s'allongeaient, par la clarté sereine de cette nuit, presque lumineuse, en vastes masses noires dont les sommets ne ressortaient point en saillies, mais avaient tout simplement l'aspect de lointains indéfinis.

Les sombres fourrés du mont offraient trop de vague pour que le jeune homme, qui cherchait à ressaisir son libre arbitre, laissât s'égarer sur eux son attention. Ses yeux et son esprit se reportèrent donc sur la vallée, où il sentait la vie.

La campagne tout entière était endormie. Pendant un instant il n'entendit que le gai tic-tac du moulin, dont le bief faisait tourner la roue.

Le calme des nuits champêtres est un remède puissant contre le trouble de l'âme. Peu à peu Charles se sentit le cerveau rasséréné. Il s'accouda sur la balustrade et se remit à étudier dans leur moindres détails les innombrables beautés de la nuit. A quelques pas de la maison, il entrevit des lucioles. Instinctivement il regarda le ciel et contempla les étoiles, qui scintillaient.

Puis, à l'horizon, vers l'est, une lueur intense qui s'étendait sur les crêtes du bois des Pyrensis absorba toute son attention. La lune à son dernier quartier, se levait dans le lointain, donnant une teinte fauve à la nature, qui s'anima. Des hiboux jetèrent leur cri de distance en distance, comme le font des sentinelles lorsqu'une demi-clarté les inquiète. Un rossignol chanta dans une touffe de séringuas où souvent Char-

les, étant enfant, avait trouvé des nids de fauvettes à tête noire. Les premières strophes mélodieuses du chanteur nocturne lui parurent si enchanteresses qu'il dit tout haut :

« Celui-là est l'oiseau du bon Dieu !... En l'écoutant, je ne crois plus au Malin ! »

Et il l'écouta longtemps, car, lorsqu'il se coucha, la lune projetait d'aplomb sa blanche lumière au-dessus du bois de Pyrensis, détachant comme un relief, au milieu des massifs de verdure, les cimes argentées des hautes roches humides.

Violemment Charles s'arracha à sa rêverie contemplative, et ce fut avec une sorte de défi qu'il murmura :

« Tout habile qu'il est, cet étranger ne saurait reproduire ce sublime tableau ! Seul, le faire du Poussin en aurait eu, peut-être, la merveilleuse puissance. »

Ces mots traduisaient toute sa préoccupation.

Le flambeau était resté sur la table de chêne, projetant avec de discrets pétilllements ses lueurs mélancoliques. L'étudiant, après avoir refermé sa fenêtre, le posa sur un petit guéridon, devant un grand Christ de Lesueur. La divine image, qui avait vu mourir son père et sa mère, inspira un religieux élan au jeune homme : il éleva son âme vers le Souverain Maître, et le calme rentra dans son esprit. Si le montagnard est souvent superstitieux, il est toujours fermement croyant.

Il se coucha, et bientôt son imagination mobile le reporta en d'autres temps. Dans le silence de la nuit, le tic-tac monotone du moulin se faisait seul entendre, et ce bruit cadencé le berçait dans une sorte de rêverie confuse d'où, peu à peu, se dégagèrent successivement les scènes de son heureuse enfance. Comme une ombre protectrice, le souvenir de sa mère planait sur ce pieux souvenir. Ah ! qu'il songea longtemps, l'orphelin ! Comme il demandait anxieusement à ses chers morts l'explication des événements qui venaient de troubler sa vie ! Il ne pouvait, surtout, se rendre compte de l'étrange changement opéré dans les façons d'agir de son oncle. Il se répétait sans cesse :

« Serait-ce, par hasard, à cause des deux mille francs offerts de ce dessin ? »

Et l'étranger de l'étang sembla tout à coup, dans un rayon de lune, passer devant ses yeux, tout grands ouverts...

« Le rossignol ne chante plus ! murmura Charles. Bientôt le jour va paraître... »

Tout redevint immobile et muet dans la chambre. Il dormait.

.....

Un grand bruit réveilla le jeune homme. On frappait à sa porte à coups redoublés. Puis Aristide, Marie et Athénais, moitié inquiets, moitié grondeurs l'appelèrent à cris véhéments.

« On y va ! on y va ! » répondit-il enfin, en riant aux éclats.

Au bel âge de vingt ans, courbature de corps et courbature d'esprit ne persistent point après un sommeil de quelques heures, ce sommeil fût-il accidenté par les plus fantastiques fantasmagories, par des élucubrations dignes d'Hoffmann, de Muséus ou de Poë.

Charles se leva donc sans qu'aucune trace subsistât en lui du souvenir de la veille.

Il ouvrit sa porte. En le voyant si différent de ce qu'il était le jour précédent, les jeunes filles firent joyeusement chorus avec l'onomatopée du moulin et le chant de la fauvette.

« La matinée est splendide, dit Aristide. Les petites viennent de décider que nous déjeunerions au bois de Pyrensis. Il y a là des points de vue charmants. Prends ton album, et, pendant que nous pêcherons des truites dans le Sichon, tu feras un pendant à ton dessin de l'étang Palabo. »

Ces derniers mots d'Aristide produisirent sur son cousin l'effet que produirait sur une sensitive le contact d'une main chaude et moite. Il frissonna, et ressentit une sorte de crispation.

Cependant Charles put assez se violenter pour répondre :

« Allez devant. Je vous suis. »

Lorsqu'il arriva chez son oncle, où les trois autres eunes gens l'avaient précédé, Charles Duvernet avait eu le temps de se remettre. La façon dont il portait son album dénotait la plus parfaite indifférence. M. Fouguerolles ne lui sut point mauvais gré de son air froid et réservé.

Le « sage » Nestor attribuait cette nouvelle manière d'être à la haute idée que le jeune artiste devait avoir prise de lui-même.

Les 2,000 francs offerts par l'amateur tenace étaient un prisme au travers duquel le positivisme du notaire voyait à faux.

Sur le chemin de Pyrensis, Charles marcha constamment seul. Ce fut par hasard qu'il remarqua le changement survenu chez sa cousine. L'Athénais de ce jour-là et l'Athénais de la veille étaient tout à fait dissemblables. Pourquoi la jeune fille était-elle réfléchie ? D'autre part, sa mise infiniment plus soignée, révélait un formel désir de plaire. Plaire à qui ?... La robe de mousseline blanche était un peu bien élégante pour pêcher, et parfaitement illogique pour courir dans les halliers ! Telles furent les conclusions que Charles tira de cette surprenante et coquette métamorphose.

Après le déjeuner sur l'herbe, ses compagnons l'abandonnèrent ; ainsi qu'il avait été convenu, Aristide et les « petites » étaient descendus vers la rivière sous le prétexte d'y pêcher ces savoureuses truites à la chair blanche qui peuvent défier les plus exquis de leurs congénères venues de la Suisse, de l'Ecosse ou des Pyrénées.

Tout à sa religieuse inspiration, l'étudiant cherchait un site dans l'ombreuse solitude. Il finit par s'asseoir au pied d'un superbe rocher qui domine le Sichon. Ce roc se lie par une sorte de croupe à un massif de chênes géants. Sous ces arbres, se tenait un homme qui dessinait.

Pendant qu'il errait en quête d'un point de vue, Charles n'avait pas aperçu cet étranger. De la place qu'il avait choisie il ne pouvait non plus l'entrevoir. Il se mit à crayonner une seconde page, mais sans oser regarder la première, pourtant si pleine d'enseignements.

Une fois encore, dès qu'il fut aux prises avec l'art, le jeune montagnard oublia et l'étang et le malin !...

Le site que Charles avait élu semblait d'une extrême simplicité. C'était un aulne isolé, dont la cime frappée par la foudre, restait desséchée au-dessus du tronc végétant. Cet arbre poussé, comme un petit promontoire, sur une pointe isolée de prairie, formait une anse devant laquelle une rangée de grosses roches, tout en contenant les terres, rendait grondeuse et murmurante la rivière qu'elles faisaient retomber en cascade dans le Gour, ce charmant et profond cours d'eau où, jadis, se baignaient les Fées, alors que ces belles reines du Génistan daignaient pérégriner sur notre planète.

Charles trouva l'arbre si réussi et le fond sur lequel il se détachait si merveilleusement éclairé, qu'il fut enchanté de son choix.

Le fond du tableau est une montagne pelée. Sur la terre aride végètent à grand-peine des ayrelles et des bruyères. Mais, à cette heure bénie, Charles voyait le mont tout phosphorescent de chaudes vapeurs et de soleil. La transparence de ce lointain s'harmonisait tellement avec le ciel qu'il sentit l'opportunité d'étudier la première page de son album.

Cette fois encore, il ne l'osa point...

Cependant, il s'était mis à travailler passionnément les eaux de ce paysage enchanteur. Elles miroitaient, à travers les algues et la feuillée, comme un vitrail gothique, toutes rougissantes de place en place sous l'ardente étreinte des rayons solaires. Tandis qu'il crayonnait, reportant tour à tour un regard attentif sur les nappes brillantes du Sichon et un regard fiévreux sur son album, l'autre dessinateur s'était levé.

Après avoir placé le dessin qu'il venait d'achever dans un des compartiments de son sac de touriste, il descendit la croupe du rocher.

Arrivé à sa base, il se retourna brusquement et se trouva ainsi presque à portée de la main de Charles Duvernet. Un fin sourire plissa ses lèvres. Ayant marché sur l'herbe et sur la mousse, humides de rosée, son pas n'avait point été entendu. Après avoir observé avec le plus grand intérêt le travail du jeune homme, sans que celui-ci s'en doutât, il lui toucha amicalement l'épaule. A ce contact imprévu, Charles bondit !

« Ah ! dit-il d'une voix étranglée par la peur. Vous voilà donc ? »

— Par ma foi, on dirait que ma présence ici n'est pas tout à fait à votre convenance, » repartit l'étranger.

L'étudiant ne lui répondit pas ; mais il l'examina longuement. Sur les traits de l'inconnu il lut tant de loyauté, de grandeur d'âme, dans son regard il perçut le rayonnement d'une intelligence si souveraine qu'il eut honte de ses suspicions et de ses terreurs insensées.

Nettement et franchement il confessa ses divagations d'esprit à l'étranger.

« La superstition ne prend racine que dans les terrains trop riches, répliqua celui-ci, et le scepticisme ne végète que sur les terrains épuisés... Vous avez les sentiments et le cœur d'un véritable artiste et je vais vous traiter comme tel en faisant quelques retouches à cette étude, déjà bien supérieure à celle de l'étang Palabo. »

Prenant alors, avec une familiarité bienveillante, les

crayons des mains de Charles, il s'assit à sa place et se mit à corriger son dessin.

Sous cette main, vraiment magique, le feuillage de l'aulne ondula, laissa voir de flamboyantes rayées de soleil. Une bergeronnette, improvisée en quelques traits rapides, apparut au pied de l'arbre, si vivante qu'elle semblait « hoher » la queue.

Le jeune homme s'était découvert. Il admirait la transformation de son œuvre. Le fond du tableau s'accidentait de rochers, qui y surgirent. Dans le ciel, un balbuzard se croyant un aigle montait en planant vers l'astre étincelant.

Ensuite, le crayon s'abattit sur les eaux, qu'il fit profondes, limpides, impétueuses.

« Mon Dieu ! s'écria religieusement le jeune montagnard, mon Dieu ! qui êtes-vous ? »

Se retournant vivement, l'étranger vit Charles à genoux. Dans cette âme impressionnable, la terreur avait fait place à l'extase.

Il le fit relever avec une bonté et une simplicité charmantes.

« Qui, je suis ?... Decamps, répondit-il :

— Oh ! je comprends, à cette heure, s'exclama avec respect Charles Duvernet. Laissez-moi, maître, serrer cette main qui a créé tant de chefs-d'œuvre.

— La voilà, reprit le grand artiste fort émotionné lui-même par l'effusion du jeune homme. Serrez-la bien fort, pour qu'elle vous rende la même cordiale étreinte à Paris, où je demeure. Comme vous me faites tout l'effet d'un étudiant, je vous donne rendez-vous chez moi, rue du Faubourg-Saint-Denis... me trompé-je ?

— Non, j'étudie la médecine.

— Venez me voir, insista Decamps. Dans mon atelier, en jouant au dominos, nous causerons à cœur ouvert. Pour moi, je vous dirai franchement si vous devez

abandonner le culte d'Hygie pour devenir mon élève. »

Et puis, de nouveau, Decamps serra la main de Charles, qui, vainement, le sollicitait de se reposer sous son toit. Enfin, le sac au dos et la carabine sous le bras, le jeune maître s'achemina, en remontant le cours du Sichon, du côté du village des Pions.

.....

Cependant, bien qu'il n'ait pas embrassé la carrière artistique ; — peut-être d'après le conseil de l'illustre peintre, devenu son ami, — Charles Duvernet, lorsqu'il a été reçu docteur, a épousé Athénaïs Fouguerolles. Il vit heureux au milieu de ses chères montagnes.

Dans le salon du jeune ménage, figurent, richement encadrées, les deux premières pages de l'album de l'étudiant. A l'occasion, maître Nestor Fouguerolles insiste pour que les visiteurs remarquent combien ces études, signées D. C., supportent sans désavantage la comparaison avec deux autres études, signées : Decamps !

Et pourtant, parmi ses contemporains, le Nestor de Ferrières passait pour avoir reçu en naissant, la sagesse du roi de Pylos et la sagacité du monarque d'Ithaque !

.....

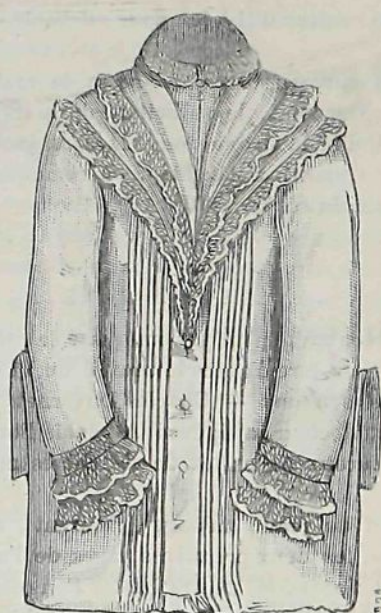
Decamps aimait à narrer cette anecdote. En admirant son buste au Salon, elle m'est revenue en mémoire ; et je la raconte, à mon tour, aujourd'hui.

J. VIALON

LOGOGRIPHE & ANAGRAMME

Si le vœu de la Providence
 Vous fit reine à votre naissance,
 Ne contrarions pas son généreux dessein ;
 Pour notre plus grand bien c'est elle qui dispose
 La plus minime ainsi que la plus grande chose :
 On a vu, sans sa queue, être réduit à rien
 De l'Orient l'impératrice Irène,
 Ou bien n'importe quelle reine ;
 Et, par le seul effet d'un léger changement,
 La perle devient lèpre, et le présent. serpent ;
 Le vrai mérite
 Se fait ermite ;
 Le roc retourné donne un cor
 Et la rosse enfin prend l'essor.
 D'un mouvement de cœur, votre fille Marie
 Se change en magistrat, devant qui l'on se lie
 Et Léon renversé, devenant immortel,
 Voit transformer son nom en un chant de Noël.

Les mots du triangle du numéro du 20 août sont : *Fleur, Lest, Est, Ut, R.*



Chemise de nuit avec fichu.

MODÈLES

de la

MAISON CHEUVREUX-AUBERTOT

7, boulevard Poissonnière.



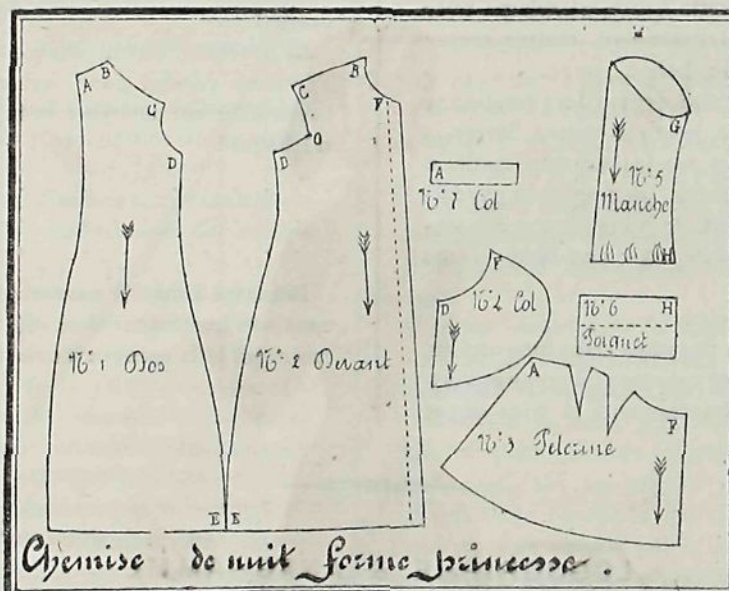
Chemise de nuit avec pèlerine (patron découpé).

Chemise de nuit en percale. — Le devant plissé, avec patte rapportée pour les boutons. Un double fichu en nanzouck, garni de dentelle-torçon, est drapé sur les épaules et fait pointe devant; le dos est arrondi. A la manche, deux volants de dentelle surmontés d'un entre-deux.

Explication du patron découpé.

Chemise de nuit avec pèlerine. — 1, Dos. 2, Devant. — 3, Pèlerine. — 4, Col rabattu. — 5, Manche. — 6, Poignet de la manche. —

7, Col montant. — La forme est légèrement cintrée au dos. Fendre le devant, de l'encolure au tour de taille, et poser une patte qui rabattra sur le bord gauche, lequel sera doublé pour recevoir les boutons; les boutonnieres se feront sur la patte. Faire la couture du dessous



Chemise de nuit forme princesse.

Détail tracé du patron découpé.

mousseline. La manche se fronce et se monte au poignet numéro 6, lequel se rabat dessus et reçoit un plissé; même plissé autour de la patte et sur le poignet de l'encolure.

C. L.

du bras, un cran de raccord au commencement et deux à la fin; couture de l'épaule; deux crans de raccord, crans qui correspondent aux lettres de raccord du détail. Nous donnons une pèlerine et un col rabattu, on peut supprimer l'un des deux. La pèlerine a deux pinces sur l'épaule; elle se réunit avec le col rabattu dans le même passe-poil et se monte à l'encolure, à laquelle on aura posé le col montant, par un point devant. Pour garniture, un plissé en

Les Patrons suivants seront donnés en Septembre :

- Le 3 Septembre. — Robe d'enfant. — Corsage ouvert. — Tunique-princesse. — Corsage.
- Le 10 Septembre. — Deux patrons découpés : Tunique. — Corsage.
- Le 17 Septembre. — Corsage avec écharpe drapée pour fillette. — Demi-saison. — Col-pèlerine. — Chapelaine.
- Costume de voyage.
- Le 24 Septembre. — Patron découpé : Robe de chambre à pli Watteau.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4325
et le patron découpé d'une chemise de nuit princesse à double pèlerine.